

Article original

Qu'est-ce que le genre ?

What is gender?

C. Chiland

Université Paris Descartes, 31, rue Censier, 75005 Paris, France

Résumé

Gender est un mot importé en anglais du français *gendre* au XIV^e siècle ; il a alors un sens principal grammatical : classe de noms qui régit des accords, masculin, féminin, neutre. *Gender* a aussi un sens mineur tombé dans l'oubli : l'état de mâle ou de femelle. En 1955, John Money donne une vie nouvelle à ce deuxième sens en parlant de *gender* comme du statut social en fonction du sexe, affiché dans le rôle, ressenti dans l'identité. *Genre* en français avait le même sens grammatical que *gender*, mais en outre une importante polysémie ; il va s'enrichir du sens identitaire/statutaire en accord ou non avec le sexe biologique natal. Ce terme est approprié pour rendre compte de la dissociation qui peut se produire chez les intersexes entre réalité biologique du sexe et statut social. Le terme *genre* connaît une inflation et perd le sens originel donné par Money pour en arriver à désigner une réalité psychédélique qui l'emporte sur la réalité biologique. Il est étrange que personne ne cite le texte originel de Money. Peut-être parce que Money sent le soufre. . . Les transsexuels, les transgenres, les néo-féministes qui se déclarent *queer*, lesbiennes et non pas femmes formulent des demandes diverses. On ne peut pas changer le sexe biologique d'une personne humaine, mais on peut inventer des statuts *ad hoc* pour diminuer les souffrances. Parler un langage clair peut aider à raison garder et à parvenir à un consensus grâce à un dialogue constructif plus tolérant de part et d'autre.

© 2016 Publié par Elsevier Masson SAS.

Mots clés : Genre ; Sexe ; Statut social ; Identité sexuée ; Intersexuation ; Transsexualisme ; Transgenre ; Néo-féminisme

Abstract

Gender is a word borrowed by the English from the French *gendre* in the 14th century; it had then a main meaning: class of nouns, which requires agreements, in English masculine, feminine and neuter. Gender had also a minor meaning, largely forgotten: "state of being male or female". In 1955, John Money gives a new life to this second meaning in speaking of gender as the social status according to the sex, disclosed by the role, intimately felt in the identity. *Genre* had in French the same grammatical meaning as in English, but also an important polysemy; it will be enriched by the new meaning gender as identity and status in harmony or not with the natal biological sex. This term allows to consider the possible dissociation between the biological reality of sex and the social status in case of intersexuation. There is an inflation of the use of term gender, which loses the original meaning given by Money and comes to designate a psychedelic reality superior to biological reality. It is strange that nobody quotes the original text of Money. Does Money feels sulphur now? Transsexuals, transgenders, neo-feminists who declare themselves queer, lesbian and not women have different demands. It is impossible to change the sex of a human being, but one can build status *ad hoc* to reduce sufferings. To speak clearly can help to keep one's senses and succeed in providing a consensus thanks to a constructive dialogue more tolerant from each side.

© 2016 Published by Elsevier Masson SAS.

Keywords: Gender; Sex; Social status; Gender identity; Intersexuation; Transsexualism; Transgender; Neo-feminism

Adresse e-mail : cchiland@orange.fr

<http://dx.doi.org/10.1016/j.neurenf.2015.11.001>

0222-9617/© 2016 Publié par Elsevier Masson SAS.

1. Qu'est-ce que le genre ?

Posez cette question, vous serez surpris des réponses par leur multiplicité. Notamment, tantôt on vous dira que c'est l'étude des relations entre hommes et femmes, tantôt on vous dira que c'est la condition imposée à la femme. Et l'on citera la phrase de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient. ».

Parlons-en. Simone de Beauvoir n'a pas voulu dire : « On naît asexué, on devient femme. » Elle a voulu dire : « On naît femelle, on devient féminine, femme selon les critères de notre société ». Si on le dit en anglais : « One is born female, but becomes feminine », on n'est pas choqué, *male or female* veulent dire homme ou femme biologique ; en français mâle ou femelle aussi, mais on a, dit-on, l'impression de parler des humains comme de bœufs. En France, on tient souvent à oublier que l'être humain est un animal humain ; « être parlant », on le sépare des autres vivants, comme s'il était fait d'une substance psychédélique.

Et puis, Simone de Beauvoir aurait pu écrire de manière plus complète : « On naît mâle ou femelle, on devient masculin ou féminin ». Mais de la condition masculine, elle ne se souciait pas, comme si elle ne comportait aucun arbitraire. L'homme est le « sexe fort », le dominateur. Pourtant le mâle humain est à certains égards le « sexe faible » (fragilité développementale plus grande, moindre longévité) [1] ; il ne naît ni macho, ni guerrier, la société le fait tel ; tant que l'objection de conscience n'a pas été reconnue, un homme ne pouvait pas se dérober à l'obligation de porter les armes et de tuer et la remplacer par un service humanitaire ; la condition masculine aussi comporte de l'arbitraire contre lequel on peut se révolter. Dans cette même année 1949 où était publié *Le deuxième sexe* [2], paraissait aussi *Male and female, a study of sexes in a changing world* [3], un livre issu de conférences que Margaret Mead, anthropologue, avait faites les années précédentes ; elle montrait que le statut fait à l'un et l'autre sexe variait d'une culture à l'autre et était donc largement arbitraire ; deux caractéristiques seulement étaient, l'une universelle : les femmes portent les enfants dans leur ventre et les allaitent avec le lait de leurs seins ; l'autre était presque universelle : ce sont les hommes qui font la guerre. Ni Beauvoir ni Mead n'utilisaient le terme genre ; elles parlaient du sexe.

Qui a inventé le *gender*, le *genre*, dont on entend tant parler dans certaines sphères ? Et pourquoi ?

2. Il y avait le genre grammatical

En anglais, le mot *gender* n'avait pratiquement que le sens grammatical. En français, le mot *genre* avait une riche polysémie, plus d'une douzaine de sens.

Le genre grammatical est une classe de noms qui commande des accords. Les langues indo-européennes en ont deux (masculin et féminin) ou trois (masculin, féminin ou neutre). Avec la superbe de l'illusion ethnocentrique, nous avons du mal à imaginer qu'il puisse exister des langues sans genre, par exemple en Asie, ce qui n'empêche pas les enfants d'apprendre qu'ils sont filles ou garçons, ou des langues avec de nombreux genres, jusqu'à vingt genres, comme nous l'apprend Greville Corbett [4]. Il existe un lien entre le genre grammatical et le sexe, mais il est *loose*, lâche. Des règles morphologiques

interviennent : *das Mädchen*, en allemand, est au neutre, non par mépris pour rabaisser la jeune fille, mais parce que tous les noms en *-chen* sont au neutre.

Le *Trésor de la langue française* [5] nous apprend en outre que genre humain est l'ensemble des êtres humains ; que, dans la taxinomie, le genre se situe sous la famille et au-dessus des espèces ; qu'il y a des genres artistiques, littéraires ; qu'en mathématiques ou en musique, genre prend des significations spécifiques, que seul l'initié comprend ; qu'on a bon ou mauvais genre. Et Marcel Proust a mis dans la bouche de Swann cette remarque : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir. . . pour une femme. . . qui n'était pas mon genre ! ».

3. L'invention du *gender*

En anglais, l'*Oxford Dictionary* (en 2015 sur Internet [6]) nous apprend que le mot *gender* apparaît au 14^e siècle et vient de l'ancien français *gendre*, qui vient du latin *genus*¹ ; qu'en dehors du sens grammatical, il a aussi désigné l'« état d'être mâle ou femelle », mais que ce dernier sens n'est devenu commun qu'au milieu du 20^e siècle ; il précise que *sex* tend à se référer aux différences biologiques et *gender* aux différences culturelles ou sociales.

Au milieu du 20^e siècle, c'est en 1955 sous la plume de John Money que *gender* retrouve son sens identitaire. Money précise à propos de *gender* qu'il n'était utilisé que de manière populaire et rare en référence au sexe des êtres humains : « J'ai emprunté *gender* à son lieu de séquestration dans la grammaire et la philologie » [7]², p. 281 en redonnant une vie nouvelle à ce sens, il l'a quasiment inventé ; le terme fit fortune et connut une inflation qui l'a neutralisé, détourné de son sens, *a conceptual neutering*.

De nombreux articles et des livres entiers sont consacrés au genre, voire à « l'histoire du concept de genre ». Je ne les ai probablement pas tous lus ; parmi ceux que j'ai lus, aucun ne cite le texte fondateur de Money, c'est tout de même étrange. On dit vaguement « dans les années 1950 », c'est en 1955 ; on dit « un psychologue américain », c'est John Money. Qui est John Money ? Que dit-il précisément ? Pourquoi le dit-il ? John Money sent-il à ce point le souffre qu'on ne le nomme pas ?

En 1952, John Money, psychologue venu de Nouvelle-Zélande, soutient une thèse de Ph.D. à l'université de Harvard [8] sur l'hermaphrodisme. Il vient travailler à Baltimore au Johns Hopkins Hospital, avec Lawson Wilkins, qui a créé le premier service d'endocrinologie pédiatrique qui ait jamais existé. Ce service draine une importante clientèle de toute l'Amérique du

¹ Late Middle English: from Old French *gendre* (modern *genre*), based on Latin *genus* 'birth, family, nation'. The earliest meanings were 'kind, sort, genus' and 'type or class of noun, etc.' (which was also a sense of Latin *genus*). The word *gender* has been used since the 14th century as a grammatical term, referring to classes of noun designated as *masculine*, *feminine*, or *neuter* in some languages. The sense 'the state of being male or female' has also been used since the 14th century, but this did not become common until the mid 20th century. Although the words *gender* and *sex* both have the sense 'the state of being male or female', they are typically used in slightly different ways: *sex* tends to refer to biological differences, while *gender* refers to cultural or social ones.

² Only colloquially and rarely was it used to refer to the sex of human beings.

Nord et, en quelques années, Money peut publier des études statistiques. Il a notamment la possibilité de comparer des garçons et des filles ayant la même condition médicale, les uns élevés dans leur sexe biologique, les autres dans l'autre sexe ; à cette époque, les cas d'ambiguïté ou d'incertitude n'avaient pas fait l'objet d'investigations approfondies à la naissance, comme on en fait aujourd'hui ; à l'accouchement, le médecin ou la sage-femme attribuait un sexe de son propre chef.

Le constat de Money fut que les enfants en règle très majoritaire (100 cas sur 105) [9] s'accommodaient bien d'un sexe d'assignation contraire au sexe biologique s'ils avaient été élevés avec conviction dans ce sexe par leurs parents. Il y avait donc ce qui apparaît comme une dissociation entre nature et culture, mais que Money considère comme une interaction au cours du développement ; il propose, pour en rendre compte, le terme *gender role* dans trois articles en 1955 [10–12] ; voici le texte le plus développé [12].

Par le terme de rôle de genre, nous voulons dire tout ce qu'une personne dit ou fait pour rendre public qu'elle a le statut de garçon/homme, ou bien celui de fille/femme. Le terme inclut la sexualité au sens d'érotisme, mais ne s'y limite pas. Un rôle de genre n'est pas établi dès la naissance, mais est construit en accumulant rencontres et échanges, un apprentissage occasionnel et non planifié et une instruction et une inculcation explicites, et en mettant ensemble deux et deux pour faire quelquefois quatre et quelquefois de manière erronée cinq. En bref, un rôle de genre s'installe à beaucoup d'égards comme la langue maternelle³.

Il est très clair que le genre est « le statut social en fonction du sexe ». La personne annonce par ses paroles et ses actes qu'elle « a » l'un des deux statuts attribués dans une culture binaire (éventuellement un autre statut dans une culture qui n'est pas binaire). Ce statut, elle l'a de par son sexe biologique ; dans ce cas 2 et 2 font 4. Ou bien elle l'a de par son éducation ; dans ce cas, 2 et 2 font 5.

Après *gender role* vient *gender identity*. L'expression n'a pas été inventée par John Money qui précise qu'Evelyn Hooker (une psychologue qui a joué un rôle dans la dépathologisation de l'homosexualité) l'a proposée dans la correspondance qu'ils ont entretenue après 1955 [7]. L'expression a pris et eu un grand succès auprès des sociologues, dans les *Women's Studies* et auprès des militants LGBTIQ ; mais les dictionnaires n'en donnent pas la définition.

Money va utiliser un acronyme G-I/R, *gender-identity/role*. Le genre est comme une pièce de monnaie avec une face intime, le sentiment d'être un homme ou une femme, donc de

relever du statut d'homme ou de femme, et une face publique, la proclamation qu'on a le statut social d'homme ou de femme.

En se détournant du sens identitaire/statutaire de genre, on dit des absurdités. Faute de pouvoir empêcher l'emploi du terme genre, pensez « statut social en fonction du sexe » chaque fois qu'on dit genre, vous serez surpris du nombre et de l'énormité des absurdités !

Quant à la « partition » entre sexe et genre, Money se défend de l'utiliser. Il l'attribue à Robert Stoller (voir ses deux ouvrages *Sex and gender*) [13,14]. Pourtant Stoller maintient l'existence de forces biologiques et dit seulement que parfois les forces psychologiques peuvent l'emporter sur les forces biologiques. La pensée de Money est un écheveau qui demanderait à être démantelé ; il veut maintenir le G-I/R comme un package « orientation sexuelle plus conduites sexuées » en laissant volontairement beaucoup de questions à l'arrière-plan. Il voit dans « *sex and gender* » un retour à la dualité corps et âme ; ce qui cimente le G-I/R en une unité, c'est la conviction. La personne dit « Je suis un homme ; j'ai le droit d'être traité comme un homme ». Cette conviction n'a pas besoin d'être étayée par la réalité biologique. Quand il s'agit des vêtements ou de nombreuses tâches, ça marche. Mais cette conviction n'a jamais pu faire pousser un pénis ou un vagin. Ce que réclame Money, le sexologue, c'est la liberté pour tous d'avoir la sexualité de leur choix, même si la capacité procréative ne suit pas. Et sur ce point, il a été entendu et suivi même s'il n'est pas nommé.

Le statut est complexe. Il est fait de prescriptions et de proscriptions, inscrites dans des textes légaux ou transmises par la tradition orale ; de droits et de devoirs, d'us et coutumes portant sur les conduites, les vêtements, les tâches, le langage ; de stéréotypes motivés ou immotivés. Dans une société multiculturelle comme la nôtre, à changements rapides, l'individu a le choix de son sous-groupe, de la mode qu'il suivra ou non, etc. ; la contrainte est moindre que dans les petites sociétés étudiées par les anthropologues.

4. Le problème des intersexes

Quand j'ai lu pour la première fois, il y a longtemps, les textes de Money des années 1950, j'ai apprécié leur qualité clinique, je n'ai pas vu qu'ils ouvraient le chemin vers l'affirmation que le bébé était neutre à la naissance si on pouvait en faire à volonté un garçon ou une fille. D'autres l'ont vu immédiatement, tel Milton Diamond [15], et ont combattu cette position. Si on peut à volonté faire de tout bébé un garçon ou une fille, c'est que la réalité biologique n'a aucune importance dans la construction de l'identité sexuée, qui peut être le produit de l'éducation ou un libre choix, la distinction entre hommes et femmes est purement sociale et arbitraire. C'est effectivement ce à quoi aboutissent le mouvement lesbien, gay, bi-, trans, intersexe, queer (LGBTIQ) et le néo-féminisme (terme que je propose faute de mieux), nous y reviendrons ; tout commence dans les années 1970 et va culminer avec les écrits de Judith Butler à partir de 1990 ; les idées de Butler, c'est ce dont on parle comme « théorie du genre » sans que jamais personne en ait donné la définition.

Milton va suivre à la trace John Money quand celui-ci commence à évoquer l'histoire de David Reimer. Deux jumeaux

³ By the term, gender role, we mean all those things that a person says or does to disclose himself or herself as having the status of boy or man, girl or woman, respectively. It includes, but is not restricted to sexuality in the sense of eroticism. A gender role is not established at birth, but is built up cumulatively through experiences encountered and transacted — through casual and unplanned learning, through explicit instruction and inculcation, and through spontaneous putting two and two together to make sometimes four and sometimes, erroneously, five. In brief, a gender role is established in much as the same way as is a native language. (p 285).

homozygotes devaient être opérés pour phimosis au huitième mois ; le thermocautère dérape quand on opère le premier et l'ampute d'une partie de son pénis, on n'opère pas le second. Les parents sont dans l'embarras et sont adressés à Money quand David a 17 mois ; il prescrit la réassignation de David en fille : achèvement de l'amputation du pénis et ablation des testicules, et transition sociale qui a lieu à la fin de la deuxième année. La mère, au cours des années, dit à Money que l'enfant n'est pas heureuse ; mais Money n'entend rien ou ne veut rien entendre. Finalement, à l'adolescence, les parents disent la vérité sur son histoire à David qui demande à retrouver son identité d'homme. Pendant quelques années, on peut croire (John Colapinto [16]) à une *happy end*, David se marie avec une femme qui a des enfants, est père de famille. Mais tout finit mal : le frère se suicide, David divorce et se suicide deux ans après son frère.

On ne peut pas tirer de conclusion d'un seul cas et d'un cas particulier. David a fait la transition vers une identité de fille tard et a toujours eu devant lui son image en garçon dans la personne de son jumeau homozygote. On ne sait rien sur la dynamique familiale. On rapporte d'autres cas plus heureux, par exemple Bradley *et al.* [17].

Money fut aussi critiqué pour la recommandation qu'il faisait que, dans le cas d'intersexuation, on mette le plus tôt possible en harmonie les organes génitaux externes avec le sexe d'assignation. Ainsi la personne pourrait vis-à-vis des autres (les parents, les pairs) être plausible et serait elle-même renforcée dans son sentiment d'identité. À partir des années 1990 s'est développé un mouvement de protestation contre la pratique instaurée par Money : Cheryl Chase fonde *the Intersex Society of North America* en 1993, qui devient *Accord Alliance* en 2008. En l'absence de suivi prospectif de tous les bébés intersexes opérés, on ne sait pas quelle proportion représentent les militants qui manifestent leur insatisfaction.

Les militants qui se battent pour obtenir un changement sont de deux sortes : les uns, associations d'usagers sont *engagés* dans un dialogue avec les équipes soignantes et reconnaissent que la ligne de conduite varie avec chaque condition médicale, telle Cheryl Chase ; les autres sont *enragés*, prisonniers de leur rage, leur souffrance, qui les fait s'en prendre aux équipes soignantes comme si elles avaient créé le problème alors qu'elles tentent d'améliorer la situation.

Les enragés refusent qu'on considère l'intersexuation comme un trouble du développement du sexe (*disorders of sex development* [DSD]) selon la terminologie en usage depuis 2006–2007. Ils veulent être une « variation sur un thème ontogénétique normal », terme proposé par Diamond [18]. Ils ne veulent pas qu'on examine la conduite à tenir en fonction de chaque condition médicale. Ils tiennent des propos à l'emporte-pièce : aucune intervention hormonale ou chirurgicale précoce, c'est au sujet à décider et, comme le nourrisson ne le peut pas, ce sera reporté à l'âge de discernement (difficile à fixer). Dès 1970, Léon Kreisler [19] avait écrit que certaines interventions n'étaient peut-être pas nécessaires ou pouvaient être différées. Mais d'autres sont vitales. Quand on a assisté à des staffs de décision et vu le soin avec lequel les équipes examinent la situation et la discutent avec les parents, on supporte mal que le chirurgien soit traité de « boucher ».

Il est légitime de lutter contre la stigmatisation. Même dans notre société, où la maladie est un phénomène naturel et non le produit de forces maléfiques surnaturelles, la maladie est facilement stigmatisée. On se bat sur les mots alors qu'il faut prendre la stigmatisation à sa racine, le rejet de quiconque est autre.

Si l'on a besoin de soins médicaux, qu'on emploie le terme de trouble ou de variation, on est dépendant de l'équipe médicale.

Ce n'est pas la grammaire qui crée les réalités. Les enragés veulent des graphies imprononçables comme intersexu-é-e-s pour affirmer le droit de tout intersexé à se prononcer sur son identité.

5. Le problème des transsexuels

En 1953, trois ans avant l'invention du genre identitaire/statutaire, Harry Benjamin avait « frappé », *coined*, un terme comme on frappe une pièce de monnaie, pour désigner une condition : *transsexualism*.

Dans toutes les sociétés, il a existé des hommes insatisfaits de leur statut d'homme et des femmes insatisfaites de leur statut de femme. Le fait nouveau, c'est le développement des connaissances scientifiques (la découverte et le maniement des hormones) et des techniques chirurgicales. En 1953, une équipe danoise [20] réussit la transformation de George Jorgensen, un GI américain, en Christine Jorgensen [21], une actrice de music-hall. L'article de Hamburger *et al.* connaît un très grand succès médiatique : 465 personnes écrivent à Hamburger [22] pour demander ce que Benjamin considère comme « le traitement » du transsexualisme, que nous appelons modestement « transformation hormono-chirurgicale du sexe » (THC). On parle de « changement de sexe ». Mais on n'a changé que l'apparence en la rapprochant de celle de l'autre sexe et l'état civil.

Comme l'écrit un *militant engagé*, Stephen Whittle [23]⁴, transsexuel féminin vers masculin (FtM), past-president de la *World Professional Association for Transgender Health* (WPATH), professeur de droit à l'université de Manchester, il n'existe aucune loi ou aucune procédure médicale connue qui puisse changer le sexe d'un être humain.

Ce qu'on peut changer, c'est le statut social. Ce que les transsexuels demandent les différencie des autres transgenres dans la diversité de leurs demandes : ils ne demandent pas la suppression du statut en fonction du sexe (genre), ni la suppression de l'inscription du sexe/genre à l'état civil, ils demandent à être reconnus et traités comme des membres de l'autre sexe/genre et veulent que ce changement soit attesté par une marque corporelle. Longtemps, et parfois encore maintenant, on leur a imposé cette marque corporelle pour obtenir un changement d'état civil, mais c'est le fait de la réclamer qui caractérise le transsexualisme proprement dit.

On pourrait être très inventif en matière de statut social pour les intersexes, les transsexuels, les transgenres. Le problème est qu'un consensus est difficile entre ceux qui veulent être *queer*,

⁴ So far as I know, there is no law nor any known medical procedure that can change the sex of a human being.

ceux qui veulent varier d'un instant à l'autre, ceux qui veulent seulement choisir leur sexe/genre.

Queer est un mot anglais qui signifiait « bizarre » et a été utilisé pour stigmatiser les homosexuels, puis a été repris avec fierté d'abord par les homosexuels, ensuite pour caractériser une identité indifférenciée, d'aucun sexe/genre, de l'un ou l'autre, ou des deux à la fois ; on pourrait dire que, être *queer*, c'est se débarrasser du genre vécu comme carcan. Regardez sur Internet les nombreuses photos de Judith Butler ; on croit voir un homme et c'est une femme dans une présentation volontairement indifférenciée ; mais quand on la rencontre *in vivo*, on n'a aucune hésitation, c'est une femme.

Il y a des sociétés qui ont des troisièmes sexes ou genres ; la personne se voit attribuer ce statut et ne le choisit pas, ou ne le subit pas comme une contrainte personnelle, mais comme un destin attribué qui peut être honorifique ou ambivalent.

On demande que le choix du sexe/genre soit reconnu comme un droit humain. On ne devrait pas dire à un enfant qu'il est une fille ou un garçon, c'est à lui de décider. Décider quoi ? J'ai trois ans, je suis une fille (une femelle) et je décide que je suis un garçon. Ok. Je ne mets que des pantalons et je me bagarre. Mais à 12 ans, un pénis n'a pas poussé, j'ai des seins bien visibles et j'ai des règles. Qu'est-ce que je fais ? Je pleure et je me résigne ou je me fais opérer ?

Mais ceux qui réclament ce libre choix du sexe pense au constat qu'on a fait [24] : 3 sur 4 des garçons très féminins se proclamant filles dans l'enfance deviennent homo- ou bisexuel et se sentent être des hommes ; parmi eux quelques rares transsexuels ; un quart deviennent banalement hétérosexuels. En posant des limites à un garçon très féminin qui voulait aller à l'école en jupe, on aurait contribué à un génocide homosexuel, nous dit-on. On peut penser qu'on lui aurait évité bien des souffrances. Il est plus confortable de pouvoir habiter de manière heureuse son corps. . .

6. Différence de nature et égalité des droits

Le néo-féminisme croit que seule la négation de toute différence entre hommes et femmes permettra l'accession à l'égalité. Les différences se situent au plan de la réalité biologique et l'égalité au plan du droit. Ce ne sont pas les différences qui entraînent l'inégalité, mais la hiérarchisation des différences.

Le programme ABCD de l'égalité visait à ce que les enseignants ouvrent toutes les activités aux garçons et aux filles sans préjugés sur leurs soi-disant aptitudes sexuées. Bonne intention, mais cela ne s'attaque pas aux inégalités. Le plus fondamental est de travailler au respect des différences, de toutes les différences, les unes biologiques : couleur de peau, de cheveux, d'yeux, handicaps, sexe ; les autres culturelles : différence de langue maternelle, de milieu socio-culturel, d'habitudes, de vêtements. . . Parmi les différences biologiques, le sexe est à part, seule différence à valeur vitale ; la reproduction est sexuée ; seule l'hétérosexualité est capable de conduire à la procréation.

Pourquoi l'homosexualité déclenche-t-elle tant de passions ? Il faudrait un autre texte pour commencer de répondre à cette question. Car l'homosexualité peut être considérée comme

initiatique (les Baruya étudiés par Maurice Godelier, les Sambia étudiés par Gilbert Herdt), ou éducative (les Grecs anciens).

Pourquoi a-t-il fallu des siècles innombrables pour que les femmes se rebellent avec succès contre le statut inégalitaire (genre) qui leur était fait ? La valence différentielle des sexes, comme la nomme Françoise Héritier, l'infériorisation de la femme, est universelle. Au cœur de la différence entre les sexes, leur rôle dans la reproduction. L'axe de la lutte va se déplacer du combat pour l'égalité des droits dans le féminisme premier soit au refus de l'hétérosexualité, de concevoir un enfant par un coït hétérosexuel, soit au refus de la grossesse.

Simone de Beauvoir déjà avait horreur de la grossesse non seulement pour elle, mais chez toute femme [25]. Nicole-Claude Mathieu [26] décrit l'arraisonnement des femmes que l'on contraint à procréer, qu'on répudie si elles sont infertiles (les hommes ne peuvent en être la cause) ou si elles ne donnent pas le jour à des enfants mâles ; pas un instant elle n'envisage le bonheur d'être mère, qui est pourtant partagé par beaucoup de femmes. Quant à Jules Falquet [27], une femme, comme son nom ne l'indique pas, elle déclare devant tout un auditoire de chercheuses et de professeuses qui applaudissent : « L'hétérosexualité n'est pas une pratique sexuelle, elle est un système politique ».

Pourquoi aujourd'hui le rêve égalitaire se déplace-t-il sur l'utérus artificiel [28] qui permettrait aux femmes d'échapper à la lourde et périlleuse aventure d'enfanter tandis qu'il suffit à l'homme de « donner un coup de quéquette » tout en rageant d'être dépendant des femmes pour avoir une descendance, et notamment des enfants mâles comme lui ?

Le sexe de la femme est représenté sur les parois des cavernes préhistoriques par une blessure d'où le sang coule, celui des règles, celui de la défloration, de l'accouchement, sang sacré puissant qui nourrit le bébé *in utero*, sang dangereux, impur. Maurice Godelier [29] écrit : « Il suffit à une femme baruya de voir couler le sang entre ses cuisses pour qu'elle n'ait plus rien à dire et qu'elle consente, muette, à toutes les oppressions économiques, politiques et psychologiques qu'elle subit ». Un des maîtres mots de ce texte est consentement, évidemment récusé par les néo-féministes.

7. Conclusion

Recommandations : distinguer sexué qui a trait à la distinction de sexe ; sexuel qui a trait à la conjonction des sexes (relations sexuelles). Parler d'identité *sexuée* sur trois plans biologique, social et psychologique et non d'identité sexuelle, terme traditionnel en français, mais *sexual identity* se réfère maintenant à l'orientation sexuelle vécue comme identité. Éviter genre autant que faire ce peut et toujours penser « statut lié au sexe » quand on lit ou entend genre. Le DSM-5 parle de la dysphorie de genre, ce qui nous oblige à utiliser ce terme : c'est une souffrance intolérable avec demande de changer de statut social de sexe.

Réserver les adjectifs mâle et femelle à ce qui découle du biologique et masculin et féminin à ce qui relève du culturel, du social, du psychologique.

Les échanges deviendront plus clairs, rationnels, tolérants, constructifs. Ça fera du bien !

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- [1] Chiland C, Lebovici S. Psychopathologie différentielle des sexes. Évolution au cours des dernières décennies et bilan actuel. *Enfance* 1981;1-2:61–73 [Republié in Chiland C. *L'enfant, la famille, l'école*. Paris: PUF; 1989, p. 209-224].
- [2] Beauvoir Sde. *Le deuxième sexe*. Paris: Gallimard; 1949.
- [3] Mead M. *Male and female, a study of sexes in a changing world*. New York: William Morrow and Co; 1949.
- [4] Corbett G. *Gender*. Cambridge textbooks in linguistics. Cambridge, UK: Cambridge University Press; 1991.
- [5] Trésor de la langue française. <http://www.cnrtl.fr/>.
- [6] Oxford Dictionary 2015. <http://www.oxforddictionaries.com/definition/english/gender>.
- [7] Money J. The conceptual neutering of gender and the criminalization of sex. *Arch Sex Behav* 1985;14(3):279–90.
- [8] Money J [Doctoral Dissertation] *Hermaphroditism: an inquiry to the nature of a human paradox*. Harvard University Library; 1952.
- [9] Money J, Hampson JG, Hampson JL. Imprinting and the establishment of gender role. *AMA Arch Neurol Psychiatry* 1957;77:333–6.
- [10] Money J. Hermaphroditism, gender and precocity in hyperadrenocorticism: psychologic findings. *Bull Johns Hopkins Hosp* 1955;96:253–64.
- [11] Hampson JL, Hampson JG, Money J. The syndrome of gonadal agenesis (ovarian agenesis) and male chromosomal pattern in girls and women: psychologic studies. *Bull Johns Hopkins Hosp* 1955;97:207–25.
- [12] Money J, Hampson JG, Hampson JL. Hermaphroditism: recommendations concerning assignment of sex, change of sex, and psychologic management. *Bull Johns Hopkins Hosp* 1955;97:284–300.
- [13] Stoller RJ. *Recherches sur l'identité sexuelle. Sex and gender. The development of masculinity and femininity*, vol. 1, 2nd edition New York: Jason Aronson; 1974 [traduit de l'anglais par Monique Novodorsqui. Paris: Gallimard, 1978].
- [14] Stoller RJ. *Sex and gender. The transsexual experiment*, vol 2. London: The Hogarth Press; 1975.
- [15] Diamond M. A critical evaluation of the ontogeny of human sexual behavior. *Q Rev Biol* 1965;40:147–73.
- [16] Colapinto J. *As nature made him. The boy who was raised as a girl*. London: Quartet Books; 2000.
- [17] Bradley SJ, Oliver GD, Chernik AB, Zucker KJ. Experiment of nurture: ablatio penis at 2 months, sex reassignment at 7 months, and a psychosexual follow-up in young adulthood. *Pediatrics* 1998;102(1):E91–5 <http://www.pediatrics.org/cgi/content/full/102/1/e9>.
- [18] Diamond M. Prenatal predisposition and the clinical management of some pediatric conditions. *J Sex Marital Ther* 1996;22(4, Fall):139–47.
- [19] Kreisler L. Les intersexuels avec ambiguïté génitale. *Psychiatr Enfance* 1970;13(1):5–127.
- [20] Hamburger C, Stürup GK, Dahl-Iversen E. Transvestism: hormonal, psychiatric and surgical treatment. *JAMA* 1953;152:391–6.
- [21] Jorgensen C. *Christine Jorgensen: a personal autobiography*. New York: Paul S. Eriksson; 1967.
- [22] Hamburger C. The desire for change of sex as shown by personal letters from 465 men and women. *Acta Endocrinologica* 1953;14:361–75.
- [23] Whittle S, Turner L. Sex changes? Paradigm shifts in “sex” and “gender” following the gender recognition act? *Sociol Res Online* 2007;12(1) <http://www.socresonline.org.uk/12/1/whittle.html>.
- [24] Green R. *The “Sissy boy syndrome” and the development of homosexuality*. New Haven and London: Yale University Press; 1987.
- [25] Lamblin B. *Mémoires d'une jeune fille dérangée*. Paris: Balland; 1993.
- [26] Mathieu NC. *L'arraisonnement des femmes*. Paris: Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales; 1985.
- [27] Journée organisée le 24 mai 2014 par la Nouvelle revue de psychosociologie à l'occasion du numéro 17, Printemps. *Le genre : représentations et réalités*; 2014.
- [28] Atlan H. *L'utérus artificiel*. Paris: Seuil; 2005.
- [29] Godelier M. *La production des Grands Hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*. Paris: Fayard; 1982. p. 353.